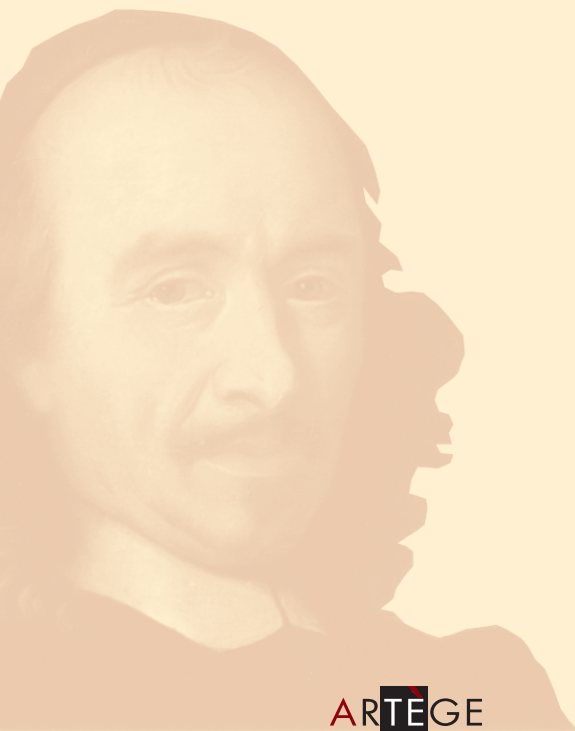


Pierre Corneille

Hymnes et psaumes



ARTEGE

Hymnes et psaumes

DANS LA MÊME COLLECTION
Les classiques de la spiritualité

- Le Dieu Vivant*, Romano Guardini, mars 2010
Le Combat spirituel, Lorenzo Scupoli, octobre 2010
Qui est Jésus-Christ ? Henri Lacordaire, octobre 2010
L'Âme de tout apostolat, Dom Jean-Baptiste Chautard,
décembre 2010
La pratique de l'amour envers Jésus-Christ, saint Alphonse
de Liguori, mars 2011
Maximes et Sentences spirituelles, saint Jean de la Croix,
septembre 2011
Hymnes et cantiques, Jean Racine, mars 2012

© mars 2012, Éditions Artège, France
ISBN 978-2-36040-081-2
ISBN pdf : 978-2-36040-985-3

Éditions Artège
11, rue du Bastion Saint-François – 66000 PERPIGNAN
www.editionsartege.fr

Pierre Corneille

HYMNES ET PSAUMES

ARTÈGE

Louanges de la sainte Vierge

*Composées en rimes latines par saint Bonaventure
et mises en vers français par Pierre Corneille – 1665*

Accepte notre hommage, et souffre nos louanges,
Lis tout céleste en pureté,
Rose d'immortelle beauté,
Vierge, mère de l'humble et maîtresse des anges ;
Tabernacle vivant du Dieu de l'univers,
Contre le dur assaut de tant de maux divers
Donne-nous de la force, et prête-nous ton aide ;
Et jusqu'en ce vallon de pleurs
Fais-en du haut du ciel descendre le remède,
Toi qui sais excuser les fautes des pécheurs.

Ô vierge sans pareille, et de qui la réponse
Mérita de porter et conçut Jésus-Christ,
Sitôt que Gabriel t'eut fait l'heureuse annonce
Qu'en un souffle sacré suivit le Saint-Esprit ;
Vierge devant ta couche, et vierge après ta couche,
Montre en notre faveur que la pitié te touche,

Qu'aucun refuge à toi ne se peut égaler ;
Et comme notre vie, en disgrâces fertile,
Durant son triste cours incessamment vacille,
Incessamment aussi daigne nous consoler.

L'esprit humain se trouble au nom de vierge mère,
L'orgueil de la raison en demeure ébloui :
De la vertu d'en haut ce chef-d'œuvre inouï
Pour leurs vaines clartés est toujours un mystère.
La foi, dont l'humble vol perce au-delà des cieux,
Pour cette vérité trouve seule des yeux,
Seule, en dépit des sens, la connaît, la confesse ;
Et le cœur, éclairé par cet aveugle foi,
Voit avec certitude et soutient sans faiblesse
Qu'un Dieu pour nous sauver voulut naître de toi.

Prodige qui renverse et confond la nature !
Le père de sa fille est le fils à son tour ;
Une étoile ici-bas met le soleil au jour ;
Le créateur de tout naît d'une créature :
La source part ainsi de son propre ruisseau ;
L'ouvrier est produit par le même vaisseau
Que sa main a formé de terre ;
Et toujours vierge et mère, un accord éternel
De ces deux noms en toi, qui partout sont en guerre,
Fait grâce et rend la vie à l'homme criminel.
Que pures étaient les entrailles
Où s'enferma ce fils qui tient tout en sa main,
Et que de sainteté régnait au chaste sein

Louanges de la sainte Vierge

Que suçà ce dieu des batailles!
Que ce lait qu'il en prit fut doux et savoureux,
Et que serait heureux
Un cœur qui s'en verrait arrosé d'une goutte!
Ô mère qui peux tout, prends soin de notre sort,
Guide nos pas tremblants jusqu'au bout de leur route,
Et sauve-nous des maux de l'éternelle mort.
Rose sans flétrissure et sans aucune épine,
Rose incomparable en fraîcheur,
Rose salutaire au pécheur,
Rose enfin toute belle, et tout à fait divine,
La grâce, dont jadis la prodigalité
Versa tous ses trésors sur ta fécondité,
N'a fait et ne fera jamais rien de semblable:
Par elle on te voit reine et des cieux et des saints;
Par elle sers ici de remède au coupable,
Et seconde l'effort de nos meilleurs desseins.

Que d'énigmes en l'Écriture
T'offrent sous un voile à nos yeux!
L'esprit qui la dicta s'y plut en mille lieux
À nous tracer lui-même et cacher ta peinture.
Le Vieil et Nouveau Testament
Tous deux, comme à l'envie, te nomment hautement
La première d'entre les femmes;
Et cette préférence acquise à tes vertus,
Comme elle a mis ton âme au-dessus de nos âmes,
De nos périls aussi t'a su mettre au-dessus.

Avant que du Seigneur la sagesse profonde
Sur la terre et les cieux daignât se déployer,
Avant que du néant sa voix tirât le monde,
Qu'à ce même néant sa voix doit renvoyer,
De toute éternité sa prudence adorable
Te destina pour mère à son Verbe ineffable,
À ses anges pour reine, aux hommes pour appui;
Et sa bonté dès lors élut ton ministère
Pour nous tirer du gouffre où notre premier père
Nous a d'un seul péché plongés tous avec lui.

Ouvre donc, mère vierge, ouvre l'âme à la joie
D'avoir remis en grâce et nous et nos aïeux :
Toi-même applaudis-toi d'avoir ouvert les cieux,
D'en avoir aplani, d'en avoir fait la voie.
Les hôtes bienheureux de ces brillants palais
T'offrent et t'offriront tous ensemble à jamais
Des hymnes d'allégresse et de reconnaissance ;
Et nous, que tu défends des ruses de l'enfer,
Nous y joindrons l'effort de l'humaine impuissance,
Pour obtenir comme eux le don d'en triompher.

Telle que s'élevait du milieu des abîmes,
Au point de la naissance et du monde et du temps,
Cette source abondante en flots toujours montants,
Qui des plus hauts rochers arrosèrent les cimes,
Telle en toi, du milieu de notre impureté,
D'un saint enfantement l'heureuse nouveauté
Élève de la grâce une source féconde :

Louanges de la sainte Vierge

Son cours s'enfle avec gloire, et ses flots, qu'en tout lieu
Répand la charité dont regorge son onde,
Font en se débordant croître l'amour de Dieu.

Durant ces premiers jours qu'admirait la nature,
La vie avait son arbre ; et ses fruits précieux,
Remplissant tout l'Éden d'un air délicieux,
À nos premiers parents s'offraient pour nourriture.
Ainsi le digne fruit que tes flancs ont porté
Remplit tout l'univers de sainte volupté,
Et s'offre chaque jour pour nourriture aux âmes :
Il n'est point d'arbre égal, et jamais il n'en fut,
Et jamais ne sera de plantes ni de femmes
Qui portent de tels fruits pour le commun salut.

Un fleuve qui sortait du séjour des délices
Arrosait de plaisirs ce Paradis naissant,
Et sur l'homme encore innocent
Roulait avec ses flots l'ignorance des vices :
Vierge, ce même fleuve en ton cœur s'épandit,
Quand pour nous affranchir de ce qui nous perdit,
Ton corps du fils de Dieu fut l'auguste demeure ;
La terre au grand auteur en rendit plus de fruit,
La nature en reçut une face meilleure,
Et triompha dès lors du vieux péché détruit.

Ce fils, comme son père, arbitre du tonnerre,
Ce maître, comme lui, des hommes et des Dieux,
Ayant pour son palais un Paradis aux cieux,
Voulut pour sa demeure un Paradis en terre ;

Ce père tout-puissant l'y forma de ton corps,
Qu'il commit à garder ce trésor des trésors,
Dès qu'il te vit de l'ange agréer la visite :
Ainsi se commença notre rédemption ;
Ainsi tu donnas place au souverain mérite

Qui nous dégage tous de la corruption.
Noé bâtit une arche avant que le déluge
Fît de toute la terre un vaste lit des eaux :
Il fait d'un bois poli ce premier des vaisseaux
Où sa famille trouve un assuré refuge.
Cette arche est ton portrait : son bois poli nous peint
Des parents dont tu sors le choix heureux et saint ;
Dieu s'en fait un vaisseau comme ce patriarche ;
Mais on voit un autre ordre au mystère caché :
Pour se sauver des eaux Noé monte en son arche,
Dieu pour descendre en toi te sauve du péché.

L'onde enfin se retire en ses vastes abîmes,
La terre se revêt des plus vives couleurs,
Et la pitié du ciel s'épand sur nos malheurs,
Ainsi que sa colère avait fait sur nos crimes.
Si la tempête encore ose nous menacer,
Sa fureur a sa borne, et ne la peut forcer ;
Un grand arc sur la nue en marque l'assurance,
Et Dieu l'y fait briller pour signal qu'à jamais
Sa bonté maintiendra la fameuse alliance
Qui du côté des eaux nous a promis la paix.

Que se crève à grand bruit le plus épais nuage,
Qu'il verse à gros torrents ce qu'il a de plus noir,

Louanges de la sainte Vierge

L'arc témoin de ce pacte à peine se fait voir,
Qu'il dissipe la crainte et nous rend le courage :
La joie avec l'espoir rentre au cœur des pécheurs
Qui l'œil battu de pleurs,
Avec sincérité détestent leurs faiblesses ;
Et quoi que sur leur tête ils entendent rouler,
Le souvenir d'un Dieu fidèle en ses promesses
Leur donne, à cet aspect, de quoi se consoler.

Vois, ô reine du ciel, vois comme il te figure,
Comme de tes vertus ses couleurs sont les traits :
Son azur, dont l'éclat n'a que de purs attrait,
De ta virginité fait l'aimable peinture ;
Par le feu, dont ce rouge est si bien animé,
Ton zèle ardent pour Dieu voit le sien exprimé ;
Ta charité vers nous y trouve son image ;
Et de l'humilité, qui par un prompt effet
Du choix du Tout-Puissant mérita l'avantage,
Ce blanc tout lumineux est le tableau parfait.

Telle donc que cet arc la terre te contemple :
Tu fais pleuvoir du ciel cent lumières sur nous ;
Ta brillante splendeur sème de là pour tous
Des plus parfaites mœurs un glorieux exemple.
Par toi chaque hérésie a son cours terminé :
En vain de ses enfants le courage obstiné
De ses fausses clartés s'attache aux impostures ;
Il suffit de te voir unir en Jésus-Christ
Par ta soumission deux contraires natures,
Pour briser tout l'orgueil dont s'enfle leur esprit.

Arc invincible, arc tout aimable,
Qui guéris en blessant au cœur,
Arc en pouvoir comme en douceur
Également incomparable,
Arc qui fais la porte des cieux,
Vierge sainte enfin, qu'en tous lieux
Un respect sincère doit suivre,
Quand de notre destin l'inévitable loi
Nous aura fait cesser de vivre,
Fais-nous part de ta gloire et revivre avec toi.

Le sommeil de Jacob lui fait voir des miracles :
L'échelle, qu'il lui montre en lui fermant les yeux,
De la terre atteint jusqu'aux cieux ;
Dieu s'appuie au-dessus pour rendre ses oracles ;
Les anges, dont soudain un luisant escadron
De célestes clartés couvre chaque échelon,
S'en servent sans relâche à monter et descendre ;
Et d'un songe si beau les claires visions
L'assurent de la terre où son sang doit prétendre,
Et de ce qu'a le ciel de bénédictions.

Marie est cette échelle ; elle l'est, et la passe ;
Par elle on reçoit plus que Dieu n'avait promis :
Aussi pour lui parler l'ange qu'il a commis
La nomme dès l'abord toute pleine de grâce.
Elle nous donne un fils, mais un fils Homme-Dieu ;
Et quand son corps sacré quitte ce triste lieu,
Pour le porter au ciel elle a des milliers d'anges :
De ce brillant séjour elle rompt tous nos fers,

Louanges de la sainte Vierge

De tous nos maux en biens elle fait des échanges,
Et nous prête son nom pour braver les enfers.

Moïse est tout surpris quand pour lui toucher l'âme
Dieu se revêt de flamme :

Celle que sur l'Oreb il voit étinceler
Pare un buisson ardent, au lieu de le brûler,
Et s'en fait comme un trône où plus elle s'allume,
Et moins elle consume.

Ton adorable intégrité,
Ô Vierge mère, ainsi ne souffre aucune atteinte,
Lorsqu'en tes chastes flancs se fait l'union sainte
De l'essence divine à notre humanité.

Que la manne au désert est d'étrange nature !
Son goût, le premier jour, se conforme au souhait ;
Et quand pour d'autres jours la réserve s'en fait,
Elle souille le vase et tourne en pourriture ;
Ce peu seul qui dans l'arche en tient le souvenir
S'y garde incorruptible aux siècles à venir,
Sans que souillure aucune à son vaisseau s'attache :
Ainsi tu conçois Jésus-Christ,
Et ta virginité demeure ainsi sans tache
En nous donnant ce fils conçu du Saint-Esprit.

Comme tombait du ciel cette manne mystique
Qui du peuple de Dieu faisait tout le soutien,
Ainsi du sein du Père est descendue au tien
Celle qui des enfants est le seul viatique.
La manne merveilleuse, et que nous figurait

Celle qu'en la cueillant tout ce peuple admirait,
Par une autre merveille ainsi nous est donnée :
Ainsi nous pouvons prendre, ainsi nous est offert
Plus que ne recevait cette troupe étonnée
Qui durant quarante ans s'en nourrit au désert.

Ta grâce par l'effet avilit la figure,
Elle en ternit l'éclat, elle en sème l'oubli ;
Et par sa nouveauté l'univers ennobli
N'a plus d'amour ni d'yeux pour la vieille peinture :
Les nouvelles clartés de la nouvelle loi,
Que Dieu fait commencer par toi,
Ne laissent rien d'obscur pour ces nouveaux fidèles ;
Et ce qui jadis éblouit,
Sitôt que tu répands ces lumières nouvelles,
Ou s'épure ou s'évanouit.

Ce grand auteur de toutes choses,
Ce Dieu qui fait d'un mot quoi qu'il ait résolu,
Te regarda toujours comme un vase impollu
Où ses grâces seraient encloses :
Vase noble, admirable, et charmant à l'aspect,
Digne d'un saint hommage et d'un sacré respect,
Digne enfin du trésor qu'en toi sa main enferme :
C'est par toi qu'il voulut qu'on goûtât en ces lieux,
Pour arrhes d'un bonheur et sans borne et sans terme,
Ce pain des habitants des cieux.

Tu nous donnes ce pain des anges,
Que tes entrailles ont produit,

Louanges de la sainte Vierge

Ce pain des voyageurs, ce pain qui nous conduit
Jusqu'où ces purs esprits entonnent ses louanges ;
C'est ce pain des enfants, ce comble de tous biens,
Qu'il ne faut pas donner aux chiens,
À ces hommes charnels qui ne vivent qu'en brutes ;
Il n'est que pour les cœurs d'un saint amour épris ;
Et comme il les guérit des plus mortelles chutes,
Sur tous les autres pains ils lui doivent le prix.

C'est en lui que sont renfermées
Les plus salutaires douceurs
Que puissent aimer de tels cœurs,
Et les plus dignes d'être aimées :
Il est plein d'un suc ravissant,
D'un suc si gracieux, d'un suc si nourrissant,
Qu'il fait seul un banquet où toute chose abonde ;
Il est pain, il est viande, il est tout autre mets ;
Il rend seul une table en délices féconde,
Et doit être pour nous le banquet des banquets.

Ce mets nous rétablit, ce mets nous régénère ;
Il ramène la joie et fait cesser l'ennui ;
Ton fils, qui par ce mets attire l'âme à lui,
La guide par ce mets, et l'allie à son Père.
Ce mets de tous les biens est l'accomplissement ;
Il est de tous les maux l'anéantissement :
Pour nous il vainc, il règne, il étend son empire ;
Il soutient, il fait croître en sainte ambition ;
Et pour dire en un mot tout ce qu'on en peut dire,
Il élève tout homme à sa perfection.